

**Scénario du film «1913 — Ilia Répine. Chroniques historiques avec Nikolaï Svanidze»** écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

### **Résumé du scénario :**

*Le texte prend 1913 comme pivot symbolique de la Russie finissante : c'est à la fois l'année du tricentenaire des Romanov, du « triomphe de la justice russe » avec l'acquittement de Mendel Beilis, et la dernière année de paix avant la catastrophe de la guerre et de la révolution.*

*Un épisode emblématique ouvre le récit : l'attentat contre le tableau d'Ilia Répine Ivan le Terrible et son fils Ivan à la galerie Tretiakov, lorsque l'iconographe Abram Balachov lacère à coups de couteau les visages du tsar et du tsarévitch peints sur la toile. Répine vient lui-même restaurer l'œuvre, mais la défigure en repeignant la tête d'Ivan dans une gamme violacée ; le nouveau directeur Igor Grabar efface ce travail au kérosène et refait la restauration. L'affaire est lue comme un « attentat symbolique » contre le premier Romanov, par le biais du fils d'Anastasia Romanovna, ancêtre de la dynastie.*

*En parallèle, le texte décrit la cour des Romanov à l'occasion du tricentenaire : une famille pléthorique, parasitaire, déchirée par l'avidité financière, les mésalliances et le mysticisme. Nicolas II apparaît faible, dépendant d'oncles et de cousins, influencé par le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch et les milieux des Cent-Noirs, puis par l'impératrice et Raspoutine. La description insiste sur les intrigues d'argent (par exemple la demande de détourner une indemnité turque au profit d'une princesse monténégrine), les liaisons extra-conjugales et l'exil imposé aux grands-ducs mal mariés.*

*L'antisémitisme officiel est illustré par la figure du grand-duc Serge Alexandrovitch, responsable du pogrom de Kichinev et du drame de Khodynka. En contrepoint, le texte raconte longuement le procès de Beilis à Kiev : accusation de meurtre rituel, pression des nationalistes, mais finalement acquittement par un jury de paysans et de petits employés, dont les noms sont donnés un à un comme un hommage à cette Russie simple qui sauve l'honneur de la justice.*

*Répine lui-même est présenté comme un « homme des années 1860 », progressiste mais ambigu, fasciné moins par la misère sociale que par la force expressive de ses sujets. On relate sa confrontation avec le tout-puissant Pobedonostsev, qui tenta de faire interdire Ivan le Terrible, justement parce que le tableau désacralisait l'image du tsar en le montrant comme un meurtrier ordinaire. On suit ensuite Répine dans la vieillesse : installé en Finlande, courtisé par le pouvoir soviétique, écrivant à Vorochilov pour demander une aide financière, tandis que sa fille en URSS subit perquisitions, saisies et menaces de déportation. Staline ordonne qu'on soutienne le vieux maître, mais Répine refuse de revenir.*

*Le texte dresse aussi le portrait d'un homme contradictoire, lucide et cruel avec lui-même et ses œuvres, multipliant les liaisons amoureuses, changeant de muse, suscitant la jalousie, vivant entouré de femmes fortes et excentriques (Zvantseva, Tenicheva, Nordman), et laissant derrière lui des anecdotes acides sur sa vie privée et ses portraits « maudits » de personnages bientôt morts.*

*Enfin, la toile de fond est celle d'une Russie en plein essor économique en 1913 : croissance industrielle rapide, hausse des salaires, prix alimentaires bas, dépenses publiques en éducation en forte augmentation. Des experts étrangers prédisent qu'en conservant la paix, la Russie pourrait dominer l'Europe au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Mais cet avenir est brisé : la guerre approche, le retard*

*militaire sur l'Allemagne est fatal, et la fête du tricentenaire laisse une impression d'artifice et de malaise. Le texte se clôt sur le souvenir du bal historique de 1903 au palais d'Hiver, décrit comme un somptueux carnaval en costumes du XVII<sup>e</sup> siècle qui, rétrospectivement, apparaît comme un « Dernier cabaret aux barrières » avant l'effondrement du régime.*

## **Scénario**

### **1913 – Ilia Répine**

L'année 1913 est l'année de la célébration du tricentenaire de la maison des Romanov.

1913 est l'année du triomphe de la justice russe. Douze jurés d'assises orthodoxes ont prononcé un verdict d'acquittement pour le Juif Menakhem Mendel Beilis.

1913 est la dernière année de paix.

Pour le grand peintre russe Ilia Iefimovitch Répine, l'année 1913 offrit une occasion inattendue de repeindre son tableau le plus célèbre.

Le 16 janvier 1913, précisément pendant les festivités du tricentenaire des Romanov, un jeune homme, iconographe vieux-croyant, Abram Balachov, porta trois coups de couteau aux visages du tsar et du tsarévitch. Un coup atteignit le visage du tsar – du milieu de la tempe, traversant l'oreille jusqu'à l'épaule ; le deuxième coup passa sur le nez du tsarévitch ; le troisième coup lui entailla la joue, le couteau dérapa et lui blessa les doigts de la main droite.

Cette agression sauvage eut lieu à Moscou, à la galerie Tretiakov. Les victimes de l'attentat furent Ivan le Terrible et son fils Ivan. Ou plus exactement, le tableau du grand peintre russe Ilia Iefimovitch Répine.

Ilia Semionovitch Ostroukhov, qui dirigeait alors la galerie Tretiakov, donna immédiatement sa démission. On peut y voir, en réalité, un fond politique assez évident.

Le fait est que l'épisode du 16 janvier 1913 fut un attentat symbolique, mais réussi, contre le tout premier Romanov. Ivan, tué par son père, Ivan Vassiliévitch le Terrible, était le fils de la première épouse du tsar, sa femme bien-aimée, Anastasia Romanovna Zakharina-Iourieva. Or la tsarine Anastasia était la grand-tante du premier tsar de la dynastie des Romanov, Michel.

Seules les festivités du tricentenaire du règne de la dynastie des Romanov empêchèrent que Nicolas II, enclin au mysticisme, ne prête une attention toute particulière à ce qui s'était produit à la Tretiakov.

Répine se rendit à la Tretiakov, procéda lui-même à la restauration, puis repartit.

Il faut dire qu'Ilia Iefimovitch avait une passion particulière pour la « réécriture » de ses anciens tableaux, qu'il reprenait toujours en les aggravant. Ainsi, à la suite de cette restauration par l'auteur, Ivan le Terrible se retrouva affublé d'une tête complètement nouvelle, dans une gamme lilas répugnante.

Ce spectacle fut découvert par le peintre, restaurateur et nouveau directeur de la Tretiakov, Igor Grabar. Il attrapa du coton, l'imbiba de kérosène et effaça toute la peinture fraîche. Puis, pendant une semaine, il procéda à une nouvelle restauration, cette fois à l'aquarelle. Elle s'acheva par un banquet au restaurant « Prague ».

À cette soirée, il n'y avait que des intimes, avec à leur tête Chaliapine et Bounine. Le bâtiment du restaurant, son propriétaire Tararykine l'avait gagné au billard. Après la révolution, on le lui prit pour y installer un réfectoire public du Mosselprom, puis, dans les années 1930, ce devint un réfectoire spécial où les gardes du corps de Staline aimaient déjeuner. L'Arbat était alors la principale voie gouvernementale par laquelle Staline se rendait du Kremlin à sa « datcha proche » à Kountsevo.

Or, au même moment, alors qu'à Moscou, au restaurant « Prague », on fêtait la guérison d'Ivan le Terrible et de son fils Ivan, à Saint-Pétersbourg les Romanov recevaient, pour leur tricentenaire, les félicitations de diverses délégations. Cela se passait dans une salle adjacente au salon de Malachite.

Toute l'immense famille des Romanov se tenait derrière l'empereur et l'impératrice. Contrairement à son père, l'empereur Alexandre III, Nicolas ne fut pas et ne put pas être le patriarche de cette famille. Sa sœur Olga dit que « les innombrables oncles et cousins avaient rompu la laisse », que Nicolas était incapable de prendre une décision sans tenir compte de leur opinion.

La famille était immense. Le premier ministre Witte disait : « Nous avons de toutes sortes de grands-ducs qui se sont reproduits tout un troupeau. » Ils se sont mariés. Les épouses réclamaient de l'argent. Certains grands-ducs, tout en étant mariés, continuaient à vivre avec leurs maîtresses à l'étranger. Dans ce cas, les épouses réclamaient encore plus d'argent. Pour cela, on augmentait le budget du ministère de la Cour. Mais cela ne suffisait toujours pas.

Ainsi, dans le cas de l'épouse du troisième fils de la grande-duchesse Maria Nikolaïevna, Iouri de Leuchtenberg. Sa femme, fille du prince Nicolas de Monténégro, souhaita que la contribution annuelle que la Turquie versait à la Russie, à hauteur de 3 000 000 de roubles, n'aille pas au budget russe, mais tombe directement dans ses mains pour sa chère Monténégro – alliée de la Russie. Le ministère des Finances refusa, mais l'empereur déclara : « Que voulez-vous, j'ai déjà promis. » C'est, au passage, cette dame qui, avec sa sœur, introduisit Raspoutine à la cour.

En dehors de l'argent, il existait d'autres circuits d'influence. Le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch, oncle de Nicolas, s'était laissé contaminer par le mysticisme avant même que cette infection ne soit réintroduite dans la famille par l'impératrice. C'est ce grand-duc Nicolas Nikolaïevitch qui était le compagnon de l'empereur pour les séances de table tournante. Et encore, si ce n'avait été que la table tournante ! Nicolas Nikolaïevitch était en contact très étroit avec le mouvement ultra-réactionnaire des Cent-Noirs, « l'Union du peuple russe ». De là venait la attirance de l'empereur pour cette organisation nationaliste pogromiste.

En octobre 1905, épouvanté par la révolution, le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch hurlait : « Signe la constitution ! » Puis, ses amis cent-noirs, lors d'un meeting au manège de Saint-Pétersbourg, se mirent à crier : « À bas la constitution ! », projetant une manifestation de rue sous ce slogan. Et lui, le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch, décida de devenir président d'honneur de cette union des cent-noirs. On jugea ensuite que ce n'était pas tout à fait sans danger.

La seule chose qui, semble-t-il, réussissait plutôt bien à l'empereur dans la gestion de sa famille, c'était de faire expulser hors de Russie les grands-ducs qui contractaient des mariages inégaux. Nicolas punissait sévèrement le mésalliance par l'interdiction de rentrer en Russie. Nul doute qu'après 1917 ces exilés eurent un mot reconnaissant pour leur parent.

La seule chose qui soudait les Romanov, c'était leur commune aversion pour l'impératrice.

Le 24 février 1913, chaque personne venue présenter ses félicitations commençait par s'avancer vers l'impératrice Alexandra Fiodorovna, s'inclinait, lui baisait la main, et se réinclinait. Ensuite seulement elle s'approchait de l'impératrice douairière Maria Fiodorovna, puis de l'empereur. La jeune impératrice était assise, tandis que Maria Fiodorovna restait debout pendant tout ce temps.

Le menu du dîner de gala au palais d'Hiver, le 24 février 1913, paraît, selon les standards de la restauration actuelle, assez modeste :

Soupe de tortue et soupe de gibier.

Pirojkis assortis.

Sterlet de la Dvina au champagne.

Filet de veau à la moscovite.

Froids de canard.

Sauce à l'orange.

Punch « Victoria ».

Rôt : poulardes françaises et faisans.

Dessert : pêches à l'impériale.

Le programme musical ce soir-là comportait notamment le duo de Macha et Doubrovski.

À propos de Pouchkine. Bien que l'entrée en Russie ait été interdite au grand-duc Mikhaïl Mikhaïlovitch, petit-fils de Nicolas Ier, pour avoir épousé la petite-fille de Pouchkine, les Romanov, sans aucun doute, aimaient Pouchkine. Une photographie nous montre le futur héritier du trône, Nicolas, dans le rôle d'Eugène Onéguine. Dans le rôle de Tatiana – la grande-duchesse Élisabeth Fiodorovna.

Il existe également une photo où le mari d'Élisabeth Fiodorovna, le grand-duc Serge Alexandrovitch, est en costume du tsarévitch Fiodor dans « Le Tsar Boris », d'après le drame d'Alexeï Konstantinovitch Tolstoï. Et sur le tableau de Répine « La séance du Conseil d'État », il est dans un costume tout différent. Le tableau était exposé au palais Mariinsky, où siégeait le Conseil d'État en 1903.

En 1903, à Kichinev, fut organisé l'un des plus terribles pogroms antijuifs de l'histoire de la Russie. Le principal idéologue de cette orientation honteuse de la politique intérieure fut précisément Serge Alexandrovitch. Son influence sur Nicolas, à cet égard, fut énorme et incontestable. De plus, c'est à Serge Alexandrovitch que revient toute la responsabilité de la tuerie de Khodynka, le jour du couronnement de Nicolas. En un sens, Serge Alexandrovitch fut un grand « internationaliste », car la vie humaine, quelle que soit la nationalité, n'avait à ses yeux aucune valeur. Le grand-duc fut tué en février 1905 par le terroriste Kalyaïev. Les descendants des Romanov passent sa figure sous silence dans leurs mémoires. Voici un rare souvenir où il apparaît : le cousin de Nicolas II, Dimitri, naquit au domaine de Serge Alexandrovitch, Iliinskoïe, près de Moscou. C'est ce même Dimitri qui participera à l'assassinat de Raspoutine en 1916, avec Félix Youssouпов, voisin de Serge Alexandrovitch par son domaine. La mère de Dimitri mourut en couches. L'enfant était chétif et faible. Personne ne pensait qu'il survivrait. Sur recommandation des médecins, Serge Alexandrovitch baignait personnellement le nourrisson dans du bouillon tiède.

Le 30 octobre 1913 fut le jour de la défaite posthume du grand-duc antisémite. Ce jour-là, au procès de Kiev, le tribunal avec jury acquitta Menakhem Mendel Beilis.

En octobre 1913 se termina un procès retentissant, entré dans l'histoire russe sous le nom de « l'Affaire Beilis ». L'instruction avait duré deux ans. L'unique suspect : Menakhem Mendel Beilis,

de confession juive, père de cinq enfants. Il était accusé du meurtre rituel d'un garçon, le petit chrétien orthodoxe Andreï Iouchtchinski, afin d'obtenir du sang chrétien pour la confection de la matsa de Pâque juive. Cette version était considérée comme la seule par l'enquête officielle. La fraction des nationalistes extrémistes cent-noirs, dirigée par Pourichkévitich, s'occupait de cette affaire à la Douma. Les membres de l'organisation de jeunesse cent-noire « L'Aigle bicéphale » menaient leur propre enquête.

Le dernier jour du procès, pendant l'audience au tribunal de Kiev, un office était célébré à la cathédrale Sainte-Sophie pour l'âme du défunt Andreï Iouchtchinski. La place était remplie de pogromistes prêts à tout, dans un état d'extrême fébrilité.

Le dernier à parler devant le tribunal fut l'avocat de Beilis, Vladimir Maklakov. Son propre frère, le ministre de l'Intérieur Nikolai Maklakov, se trouvait, dans cette affaire, de l'autre côté de la barricade.

L'avocat s'adressa aux jurés : « Nous devons tous vous demander une seule chose : prenez garde de condamner un innocent. Ce serait un péché sur votre conscience, ce serait un déshonneur pour la justice russe. Et cette honte ne s'oubliera jamais. »

Venons-en maintenant aux jurés qui devaient décider du sort de Beilis à la cour d'assises de Kiev. Quand l'écrivain Vladimir Korolenko, qui ne doutait pas un instant du caractère fabriqué de l'accusation, vit les jurés, il fut envahi par le désespoir. C'étaient sept paysans et cinq petits bourgeois et petits fonctionnaires, qui pouvaient difficilement comprendre les expertises psychiatriques contradictoires et les constructions théologiques complexes. Et pourtant, ce sont précisément ces jurés qui déclarèrent Beilis non coupable.

Je veux nommer un par un ces jurés russes qui ont acquitté Menakhem Mendel Beilis :

Mitrofan Koutovoï – paysan,  
Savva Mostitski – cocher de Kiev,  
Georgui Oglobline – fonctionnaire,  
Konstantin Siniakovski – employé des postes,  
Porfiri Klimenko – employé des entrepôts de vin Demidov,  
Mitrofan Tertychny – paysan,  
Piotr Kalitenko – employé de la gare de Kiev,  
Faust Savenko – paysan,  
Archip Oleïnik – paysan,  
Iosaf Sokolovski – paysan,  
Ivan Perepelitsa – propriétaire à la montée Voznessenski,  
Makari Melnikov – secrétaire de province.

Revenons au tableau d'Ilia Iefimovitch Répine « La séance du Conseil d'État ».

Dans la partie gauche du tableau – d'ailleurs peinte par l'élève de Répine, Koustodiev – nous voyons le procureur général du Saint-Synode, inoubliable par son extrême réaction, doyen de la vie politique, Constantin Petrovitch Pobedonostsev. Il fut le serviteur de trois maîtres, trois Romanov : Alexandre II, Alexandre III et Nicolas II. Et quel serviteur ! C'est grâce à lui que la première constitution russe fut torpillée à la veille de l'assassinat d'Alexandre II ; c'est lui qui empêcha son approbation dans les premiers jours du règne d'Alexandre III. Il était un partisan fanatique de l'action policière, car autrement il faudrait des réformes. Witte écrit à ce sujet :

« C'est son grand péché, à lui Pobedonostsev, sinon l'histoire de la Russie se serait déroulée autrement et nous n'aurions pas vécu cette révolution anarchique, infâme et misérable. »

Pobedonostsev entretient des relations particulières tant avec Répine qu'avec Ivan le Terrible. En février 1885, le tableau connu sous le titre populaire « Ivan le Terrible tue son fils » fut présenté à l'exposition itinérante à Saint-Pétersbourg. Alexandre III visita l'exposition, et le tableau de Répine lui plut. Pobedonostsev y alla aussi, se méfia, et le même jour, le 15 février 1885, écrivit à l'empereur :

« À l'exposition itinérante, une toile est exposée, qui offense le sentiment gouvernemental de beaucoup : il est difficile de comprendre quelle idée a poursuivi l'artiste en représentant avec un tel réalisme précisément de tels moments. Et pourquoi justement Ivan le Terrible ? On ne trouve à cela d'autre motif qu'une tendance d'un certain genre. »

L'oreille omnisciente de Pobedonostsev saisit exactement ce que disaient, ou plutôt ce que pensaient, les visiteurs de l'exposition, debout devant le tableau de Répine. Et ils pensaient : « Mais c'est un régicide. » Autrement dit, en représentant un tsar parricide, Répine lui ôtait tout vernis de sacralité, de sainteté, d'inviolabilité. Il en faisait un simple être humain ayant violé la loi morale. En d'autres termes, le tsar n'était qu'un criminel, un assassin.

Le vigilant Pobedonostsev avait visé juste. Car, après avoir vu l'exposition, Léon Tolstoï écrivit à Répine au sujet du Terrible : « C'est le plus vil et le plus pitoyable des meurtriers. Bien, très bien. »

On se mit à dire que le tableau serait interdit. Et, en effet, lorsque l'exposition ouvrit à Moscou, Tretiakov reçut un avis du chef de la police de Moscou :

« Mon cher Pavel Mikhaïlovitch, Sa Majesté l'empereur a ordonné que le tableau de Répine ne soit pas admis aux expositions et qu'il ne soit pas permis de le montrer au public. »

On exigea ensuite de Tretiakov, qui avait acquis le tableau, qu'il signe un engagement à respecter cet ordre impérial. Pendant trois mois, le tableau resta dans une pièce séparée. Ce n'est que l'intervention auprès de l'empereur de personnages influents, d'un autre acabit que Pobedonostsev, qui leva l'interdiction.

On a l'impression que Répine lui-même n'a jamais su clairement ce qui l'avait poussé à peindre le tableau « Le parricide » – tel était son titre original.

Parfois, Répine disait que tout le monde fut bouleversé par le meurtre d'Alexandre II en mars 1881, que l'année entière fut marquée par un sillage de sang et que, là, il se souvint du sujet d'Ivan le Terrible.

À d'autres moments, Répine racontait tout autre chose : il était allé en Espagne, avait observé les spectateurs des corridas, avait compris à quel point le spectacle du sang et de la mort attirait la foule. Revenu chez lui, il peignit une scène sanglante, « Ivan le Terrible et son fils », et se convainquit une fois de plus qu'un tableau de sang rencontrait toujours un grand succès.

La remarque de Répine à propos de la foule et du sang mérite l'attention. Elle peut sembler cynique, provocante, relevant de la culture de masse du XXI<sup>e</sup> siècle, mais ce n'est qu'en apparence.

Ilia Iefimovitch Répine est un « homme des années 60 ». C'est ainsi qu'il se définissait lui-même. Cette notion apparut au XIX<sup>e</sup> siècle, alors que nous y sommes habitués pour le XX<sup>e</sup> siècle. Au XX<sup>e</sup> siècle, on appelait « gens des années 60 » ceux qui arrivèrent sur la scène culturelle et politique après le XX<sup>e</sup> congrès du Parti, sur la vague du dégel post-stalinien de Khrouchtchev. Les « gens des années 60 » du XIX<sup>e</sup> siècle sont les enfants de l'époque d'Alexandre II, celui qui abolit le servage.

Mais le mot « gens des années 60 » entra vraiment en usage à l'époque dure d'Alexandre III. Répine, homme des années 60, ne parlait pas en bien du réformateur Alexandre II ; il parlait des idéaux démocratiques en général, mais se référait souvent à Gogol – et il avait bien raison, car à la Russie de l'époque stable d'Alexandre III, Gogol faisait cruellement défaut.

Après 1917, la lettre de Pobedonostsev à Alexandre III, à propos du « Terrible », fut publiée. Voici la réaction de Répine après l'avoir lue : « Pobedonostsev est une nullité, un policier. Quant à Alexandre III, c'est un âne, de part en part. La catastrophe russe qu'il a préparée apparaît de plus en plus clairement. Le moujik analphabète Raspoutine était à côté un génie, il leur a donné un digne final à tous – cela s'est achevé, malgré tous ceux qui les avaient avertis. »

Pour rester dans le sujet, voici un fragment des souvenirs de Répine : « Un jour, on m'invita, avec le peintre Galkine, au palais pour peindre l'impératrice Alexandra Fiodorovna. Et voilà qu'arrive vers nous une Allemande. Expression de visage serpentine. Elle est assise et mord ses lèvres minces et hautaines. C'est ainsi que je l'ai peinte : mauvaise et enceinte. Le ministre de la Cour vient vers moi et dit : “Que faites-vous ? Regardez ici.” Et il me montre le portrait de Galkine.

Chez Galkine, c'était une fée aux yeux bleus.

“Excusez-moi, je ne sais pas faire ça”, lui répondis-je humblement, et je demandai, en m'inclinant, qu'on me laisse rentrer chez moi. »

Quant à son autre sujet, les « Bateliers », Répine fut tout aussi franc : « Je dois avouer honnêtement que la question de la condition de vie et du salaire des bateliers ne m'intéressait nullement. Cela ne m'intéresse pas du tout, non. »

Dieu sait combien d'années après avoir peint « Les Bateliers de la Volga » – plus précisément 53 ans plus tard – Ilia Iefimovitch Répine écrivit une lettre à Vorochilov. C'était en septembre 1926, après qu'un groupe de peintres soviétiques, mandatés par la GPU, fut venu trouver Répine pour le convaincre de revenir au pays. Il faut dire que Répine n'avait jamais vraiment quitté la patrie : longtemps avant la révolution, il s'était installé dans une datcha en Finlande, alors partie de l'Empire russe. C'est là qu'il continua de vivre après que la patrie, sous le visage des bolcheviks, eut laissé la Finlande tranquille pour un temps, jusqu'en 1940. La GPU avait promis à Répine, s'il revenait en URSS, une pension complète. Elle lui avait aussi conseillé de s'adresser à Vorochilov pour une aide supplémentaire.

Et donc Répine écrit :

« Camarade haut placé, Kliment Efremovitch !

Longtemps je n'ai pas osé vous écrire, mais la nécessité m'y a poussé. L'affaire est grave. Dans la vie, j'ai eu de la chance, et je n'ai jamais demandé. Mon travail m'assurait ma subsistance, et je possédais déjà une propriété, un appartement à moi à Piter (Saint-Pétersbourg), et, malgré l'agrandissement de la famille, j'avais alors à la Banque d'État et à la Banque des marchands de Moscou environ 200 000 roubles or. Après 81 ans d'existence – plus de propriété, plus d'argent. Mais j'avais encore des amis. On me pressait de venir à Piter, certains venaient même me voir, disaient :

“Remuez-vous, on vous rendra votre propriété, votre argent et votre appartement à Piter.”

Excusez-moi.

Le vieux peintre Ilia Répine, auteur des “Bateliers” et des “Cosaques zaporogues”. »

On peut dire que le tableau « Répine écrit une lettre à Vorochilov » n'aurait rien eu à envier à la toile « Les cosaques zaporogues écrivant une lettre au sultan de Turquie ». Dommage que Répine n'ait pas peint un tel autoportrait. Il allait sur ses 82 ans, et la situation était très compliquée. Cette situation apparaît dans une note de la GPU, au dossier Répine. Il s'agit du sort de la fille de Répine, Tatiana Ilinitchna, qui vivait dans l'ancienne propriété des Répine près de Vitebsk. Dans la maison de Répine, une école avait été installée gratuitement pendant neuf ans. La fille de Répine y travaillait comme institutrice, jusqu'à ce qu'elle abandonne en raison d'une perte d'audition.

Voici maintenant la note de la GPU :

« Le 5 février de cette année, tous les biens de Répina ont été inventoriés (y compris les sous-vêtements qu'elle portait, les langes d'enfant, etc.), avec l'avertissement qu'ils seraient confisqués. T. I. Répina a reçu l'ordre d'acheminer elle-même du bois depuis le sovkhos Nikolaevski. Quand elle s'est rendue au soviet rural pour déclarer qu'il lui était impossible de remplir cette obligation, mais en proposant d'utiliser son cheval, elle a été fouillée et retenue jusqu'au soir. En même temps, une perquisition a été effectuée dans la maison (comme chez tous ceux frappés de l'impôt individuel). Le 31 mars, T. I. Répina a été convoquée au soviet rural pour remplir un questionnaire en vue d'une déportation en Sibérie. »

C'est sur ce fond que Répine écrit à Vorochilov. Vorochilov demanda conseil à Staline :

« Cher Koba !

Je t'envoie la lettre de Répine pour information. Je te prie vivement, si cela ne t'embarrasse pas, de griffonner quelques mots à ce sujet. Je te serre la main.

Vorochilov. »

Sur la lettre, la résolution de Staline :

« Klim ! Je pense que le pouvoir soviétique doit soutenir Répine de toutes les façons possibles. Salutations. I. Staline. »

Vorochilov écrit à Répine :

« ...J'espère que le gouvernement ouvrier et paysan fera tout le nécessaire pour satisfaire vos demandes. »

Plus tard, Vorochilov écrit encore à Répine :

« Votre vie personnelle et celle de vos proches seront entièrement assurées par l'État. »

Et il écrit également au peintre Brodski, élève préféré de Répine :

« Ce qui m'inquiète le plus, c'est l'entourage blanc (blanc-gardiste) de Répine. Faites comme vous voulez, mais de façon à ce qu'I. E. soit transféré chez lui, dans sa patrie. »

De son côté, Répine écrit à Brodski qu'il est fier de correspondre avec Vorochilov, qu'il lègue ses lettres à un musée. Plus tard, on envoya auprès de Répine, à Kouokkala, son vieux connaissance, Korneï Ivanovitch Tchoukovski. De retour à Moscou, Tchoukovski déclara que Répine ne viendrait pas en URSS. Pendant la guerre de Finlande, lorsque l'Armée rouge passa par Kouokkala, les journaux de Répine tombèrent entre les mains du NKVD. On y trouvait cette note : « Tchoukovski est venu me persuader de revenir en Russie. Il m'a fortement déconseillé de le faire. »

En réalité, Vorochilov et Staline n'avaient aucune raison de se chagriner de ce que Répine ne vînt pas à eux et n'ait pas envisagé de peindre leurs portraits. Parfois, avec ses portraits, les choses tournaient mal : souvent, dans ses portraits, il y avait une force sinistre. Celui qu'il peignait mourait dans les jours qui suivaient. Il peignit Moussorgski – Moussorgski mourut aussitôt. Il peignit

Pirogov – Pirogov mourut. Il voulut peindre Tiouttchev – Tiouttchev tomba aussitôt malade et mourut. Il peignit Garchine – celui-ci se jeta dans la cage d’escalier. Enfin, Répine reçut une commande pour Stolypine. À peine le portrait achevé, Stolypine partit pour Kiev, où il fut immédiatement assassiné.

Il était, en général, un homme très contradictoire, Ilia Iefimovitch Répine. Il se souvenait : « Un jour, un acheteur est venu chez moi. Je l’ai dissuadé : “C’est une croûte, ce tableau, ça ne vaut pas la peine de l’acheter.” Il est reparti. »

« Mon Dieu, quelle horreur ! », écrivait-il à propos d’une de ses œuvres.

Ou encore : « Un jour, je suis entré dans une boutique, on me dit : “Vous ne voudriez pas une toile de Répine ?”

Et moi je dis : “Au diable !” »

Avec les femmes, il était abrupt, lui aussi. Il avouait lui-même que les liaisons prolongées l’ennuyaient : un an lui suffisait, deux ans – c’était déjà trop.

Pour lui-même, il se considérait libre vis-à-vis de son épouse, mais il continuait à la jalouser. Surtout avec le fils du célèbre peintre Perov, l’auteur de « La Troïka » et du « Dernier cabaret aux barrières ». Et dans le même temps, il avait honte de la désapprobation de Kramskoï et surtout de Tretiakov.

Les passions de Répine se distinguaient par une extraordinaire variété. La plupart du temps, c’étaient des dames du monde qu’il peignait. Il connut des souffrances atroces, comme lorsqu’il tomba amoureux de son élève Zvantseva, qui le contraignit aussitôt à oublier la baronne Varvara Ivanovna d’Ixkull.

Les parents de la baronne d’Ixkull du côté de son mari sont représentés par Répine dans « La séance du Conseil d’État ». Quant à Varvara Ivanovna, après que Répine l’eut quittée, elle devint écrivaine, éditrice avec la bénédiction de Tolstoï lui-même. Admiratrice de Gorki, elle obtint sa libération après une arrestation. Pendant la Première Guerre mondiale, déjà passée la soixantaine, elle organisait des hôpitaux, nourrissait les indigents, travaillait comme sœur de charité directement sur le front. Elle fut décorée de la croix de Saint-Georges.

Donc, après la baronne vint Zvantseva. Répine la quitta pour la princesse Maria Klavdievna Tenicheva, mécène de Diaghilev. Et Maria Klavdievna, à son tour, laissa la place à Natalia Borissovna Nordman-Severova, qui avait sa datcha à Kouokkala.

Tchoukovski, fréquent visiteur de « Penaty » (la maison de Répine), écrit dans son journal : « Je passe devant la maison de Répine, j’entends quelqu’un crier à tue-tête : “Espèce de bonne-à-rien, fiche le camp !” C’est la femme de Répine qui crie après madame Nordman. En me voyant, elle a eu honte.

Bête et pleine de lubies – une sorte de Manilov en jupons. Sur un miroir brisé, elle a obligé Répine à peindre des canaris pour cacher la fêlure. Répine et des canaris ! C’est le symbole même de son influence sur lui. Et vous devriez voir leurs toilettes ! Même les niches des chiens, Répine les peignait. »

Ilia Iefimovitch et Natalia Borissovna, d’abord très portés au végétarisme, se mirent ensuite sérieusement à la danse.

La sœur de Tolstoï, Maria Nikolaïevna, ne put longtemps oublier les danses au gramophone que le couple Répine organisait la nuit à Iasnaïa Poliana, juste au-dessus de la chambre de Léon Nikolaïevitch.

Le peintre Igor Grabar, dans son livre sur Répine, publié en 1937, parle avec une dureté inconvenante de Natalia Borissovna Nordman : « Répine commença à éprouver de la lassitude à l'égard de sa tutelle et ne fut pas trop affligé lorsqu'elle partit pour l'Italie, où elle mourut. »

À première vue, qu'est-ce que Répine ? Un grand peintre russe, et c'est tout. Mais l'histoire qui se noue autour de lui en dit long, en réalité, sur la famille régnante. Dans sa lettre à l'empereur Alexandre III à propos du tableau « Ivan le Terrible... », Constantin Petrovitch Pobedonostsev a quelque peu déformé la réalité lorsqu'il écrivit que les œuvres précédentes de Répine « se distinguaient par la même mauvaise tendance et étaient tout aussi détestables ». Il écrivait cela pour que le tsar interdise le tableau. Et il obtint gain de cause : le tsar l'interdit.

En réalité, Pobedonostsev s'immisça sans scrupules dans des relations familiales complexes au sein de la maison des Romanov. Revenons encore une fois au « Conseil d'État » de Répine. Sur le tableau, à la droite de Nicolas, est assis son oncle, le grand-duc Vladimir Alexandrovitch. Et ce n'est nul autre que lui, l'élève de Pobedonostsev, qui passa commande à Ilia Iefimovitch du tableau « Les Bateliers de la Volga ».

Alors qu'il n'était pas encore président de l'Académie des beaux-arts, seulement vice-président, Vladimir Alexandrovitch invita Répine à lui montrer ses esquisses. Répine rentrait juste de la Volga. À l'heure dite, les esquisses étaient étalées sur le sol de la salle de conférence de l'Académie. Vladimir Alexandrovitch indiqua immédiatement l'esquisse des « Bateliers » et déclara : — C'est celle-là que vous allez tout de suite commencer à développer pour moi.

En 1917, entre Février et Octobre, sur du linoléum, Ilia Iefimovitch Répine peignit, comme on dirait aujourd'hui, un remake de son tableau « Les Bateliers de la Volga » qu'il intitula « Le bétail de l'impérialisme ». Ce tableau est pratiquement inconnu et pend, suspendu par des sangles, dans les réserves d'un musée à Tbilissi. Voici l'explication que donne Répine du sens de ce tableau : « “Bydlo” est un mot polonais. Il désigne l'esclave abruti. Le bydlo est un être profondément pervers. En général, il rampe devant ses maîtres. Mais il en vient vite à les massacrer, dès qu'ils s'affaiblissent. »

La première version des « Bateliers de la Volga », peinte sur commande de l'un des Romanov, fut exposée à l'Académie en 1873. Le grand-duc expliquait fort bien le caractère des personnages de Répine, dont il connaissait les noms. Le tableau resta longtemps dans sa salle de billard, et il se plaignait auprès de Répine que le mur restait constamment vide, car tout le monde lui demandait les « Bateliers » pour diverses expositions internationales.

Sur ce fond, l'opinion du ministre des Voies de communication de l'époque paraît savoureuse. Il disait en confidence à Répine : « Mais dites-moi, au nom du ciel, quelle mouche vous a piqué de peindre ce tableau absurde ? Mais ce moyen de transport archaïque, j'en ai presque fini avec lui. Il serait plus patriotique de ne pas exposer ces guenilles au monde entier, sur les expositions universelles. »

Nous ne connaissons pas l'avis d'un autre ministre des Voies de communication, devenu plus tard ministre des Finances puis Premier ministre, Serge Witte, sur le tableau « Les Bateliers de la Volga ». Witte figure également dans « La séance du Conseil d'État ». Korneï Ivanovitch Tchoukovski rapporte ces mots de Répine à propos de Witte : « C'est un homme génial. »

C'est en grande partie grâce aux efforts de cet homme d'État que l'année russe 1913 fut ce qu'elle fut. C'est l'année 1913 – plus exactement l'état de l'économie russe en 1913 – qui, pendant de

longues années soviétiques, hanta comme un spectre l'historiographie et la science économique soviétiques. Toutes les années de floraison pompeuse du pouvoir soviétique, nous avons comparé nos indicateurs économiques avec ceux de 1913 ; malgré le temps qui passait, 1913 nous poursuivait obsessionnellement, jusqu'à ce que sa simple évocation devienne une sorte de sacrilège.

En 1913, la Russie était devenue une puissance industrielle et occupait solidement la 4<sup>e</sup> place mondiale. Le rythme de croissance de la production atteignait 19 % par an.

L'accroissement démographique en 1913 était de 16 %, le plus élevé d'Europe. À 56 %, la Russie satisfaisait avec ses propres forces ses besoins intérieurs en machines-outils et équipements.

L'industrie chimique et la production d'énergie se développaient à un rythme accéléré. Les dépenses du ministère de l'Instruction publique avaient été multipliées par cinq entre 1900 et 1913, et représentaient en 1913 14,6 % des dépenses budgétaires.

Si l'on convertit les prix et salaires de 1913 à l'échelle de ceux de 1985, on obtient :

Un ouvrier qualifié touchait environ 2000 roubles par mois.

Un manœuvre – 600 à 700 roubles.

Un ingénieur spécialiste – 20 000 roubles.

À présent, rappelons-nous nos salaires en 1985. Le rêve suprême d'un spécialiste diplômé de haut niveau, avec un grade scientifique, c'était 280–320 roubles. Le salaire moyen, 100 roubles. Et pour cela, les produits alimentaires manquaient, tout passait par l'arrière-boutique, avec surtaxe.

En 1913, les investissements russes internes rivalisaient avec les investissements étrangers. Les étrangers cherchaient à obtenir la nationalité russe.

L'académicien Stanislav Gustavovitch Stroumiline – académicien depuis 1931, lauréat du prix Lénine et du prix d'État – témoigne que les salaires des ouvriers de la grande industrie occupaient la deuxième place après les salaires américains.

Voici ses calculs :

Le salaire annuel moyen dans l'industrie de transformation aux États-Unis en 1913 atteignait 573 dollars par an, soit 1,84 dollar par jour.

Converti en monnaie russe, le salaire journalier équivalait à 3 roubles 61 kopecks. En Russie, d'après les données de 1913, le salaire annuel moyen des ouvriers était de 300 roubles, soit 1 rouble 16 kopecks par jour.

On en concluait généralement que le niveau de vie des ouvriers russes était nettement inférieur. Et ce serait vrai si l'on ne comparait pas les prix des produits aux États-Unis et en Russie. Mais tout le problème est qu'aux États-Unis, en 1913, la nourriture coûtait trois fois plus cher qu'en Russie. Il en ressort que le salaire de l'ouvrier russe en 1913 n'était inférieur que de 15 % à celui de son camarade américain.

Voici quelques prix des produits à Saint-Pétersbourg en 1913. Je souligne que les prix sont donnés au poud, soit 16 kilos de chaque produit :

Viande (premier choix) – 9 roubles 38 kopecks le poud.

Porc (premier choix) – 8 roubles 22 kopecks le poud.

Carpes congelées – 8 roubles 48 kopecks le poud.

Poulets (premier choix) – 1 rouble 93 kopecks la paire.

Pain de seigle – 3 kopecks la livre (unité russe de poids de 409,5 g).

Œuf – 30 kopecks la douzaine.

Et maintenant, les salaires à Saint-Pétersbourg la même année, à la journée :

Terrassier – 1 rouble 50 kopecks.

Forgeron – 2 roubles 26 kopecks.

Mécanicien – 2 roubles 63 kopecks.

Manœuvre – 1 rouble 24 kopecks.

Je répète : nous donnons le salaire pour un jour, et les prix des produits pour un poud. En tenant compte du fait qu'un manœuvre ou un mécanicien ne consommait pas un poud de carpes par jour, le tableau est assez clair. Il faut ajouter, pour être juste, que les écarts de prix et de salaires en Russie, comme aujourd'hui, étaient considérables.

Voyons maintenant les perspectives de la Russie selon les spécialistes étrangers.

Si les choses continuaient à aller en Russie comme elles allaient entre 1900 et 1912, alors, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, la Russie dominerait l'Europe, politiquement, économiquement et financièrement.

Un pronostic spécifique concernait l'agriculture :

Encore 25 années de paix, et 25 années d'aménagement foncier dans le sens libéral inauguré par la réforme de Stolypine, et la Russie deviendrait un autre pays.

Il n'y eut pas 25 années de paix. Il restait un an de tranquillité. Même moins.

Le boom économique du pays permit de consacrer d'énormes sommes à l'armée et à la marine. En 1913, une discussion animée avait déjà lieu entre généraux russes et français sur un sujet passionnant : le général Joffre déclarait que, le dixième jour de la mobilisation, après la déclaration de guerre, la France concentrerait 1,5 million d'hommes sur ses positions. En réponse, le général Jilinski promettait qu'en 1914 la Russie, le treizième jour de la mobilisation, lancerait 800 000 hommes contre l'Allemagne.

Après la défaite dans la guerre russo-japonaise, la Russie avait surmonté le complexe du vaincu. Elle redevenait une grande puissance maritime. Toutefois, son retard militaire sur l'Allemagne était fatal.

Étrange chose, tout de même. Malgré le cadre exceptionnel créé par le boom économique, malgré le reflux de la vague terroriste, dont l'ultime sommet avait été l'assassinat du Premier ministre Stolypine, malgré une situation, disons, pas mauvaise, rare pour la Russie, les festivités du tricentenaire de la dynastie laissèrent aux Romanov une impression morose.

La sœur de Nicolas, Olga, dit : « Tout était forcé. »

En effet, l'impératrice était tellement épuisée par la suite ininterrompue de cérémonies qu'au bal du Palais des nobles à Saint-Pétersbourg, elle faillit s'évanouir.

Sur la Volga, l'empereur navigua sans elle. Tout semblait pourtant comme il faut. Les foules de paysans sortaient pour voir le tsar ; certains, par curiosité, allaient même jusqu'à entrer dans l'eau, se tenant presque jusqu'à la taille dans le fleuve.

Certains exaltés tombaient à genoux pour embrasser l'ombre de l'empereur lorsqu'il passait. Mais le grand-duc Gavriil Konstantinovitch, qui observait tout cela, écrit : « Oui, la foule conviée dans les rues et au théâtre criait "hourra", mais l'enthousiasme n'y était pas. Tout faisait officiel. »

La famille impériale, à Kostroma, vivait sur deux bateaux. Le matin, on prenait le café dans la salle à manger. Le grand-duc Serge Mikhaïlovitch était constamment de mauvaise humeur et s'asseyait sombre à table dans sa vieille casquette de général aide-de-camp. Il s'habillait en général très mal.

Serge Mikhaïlovitch, fils du grand-duc Michel Nikolaïevitch, cousin de l'empereur, figure aussi sur le « Conseil d'État » de Répine.

Dans les années 1960, son arrière-petit-fils, le prince David Tchavtchavadze, capitaine de l'armée américaine travaillant à la CIA, après un nouveau divorce, fut qu'on lui proposa de faire la connaissance d'une dame récemment sortie d'URSS. Ce prince, divorcé trois fois, refusa. La dame qu'on voulait lui présenter était Svetlana Staline.

En 1913, à Moscou, l'empereur arriva par train à la gare Alexandre (aujourd'hui Biéloruski). Ensuite il se rendit à cheval dans la ville. Devant l'empereur marchait un peloton de son propre escadron de cavalerie. Les troupes formaient une haie. L'impératrice, qui venait avec l'héritier, était très nerveuse, le visage couvert de taches rouges. La grande-duchesse Élisabeth Fiodorovna se trouvait avec les grandes-duchesses.

La rue Tverskaïa, par où passait le cortège, avait été recouverte de sable jaune ; les poteaux étaient décorés de fleurs et de drapeaux. La noblesse de Moscou organisa un bal au Palais des nobles. On y installa un ascenseur spécialement pour l'impératrice, qui avait du mal à monter l'escalier à cause de son cœur.

Le grand-duc Gavriil Konstantinovitch résume ainsi dans ses mémoires : « On ne sentait pas que la Russie fêtait le jubilé de sa dynastie. J'ai eu l'impression que le jubilé des Romanov s'était déroulé sans élans, et je l'explique par le fait que la révolution se faisait déjà sentir dans l'air. »

En réalité, la dernière fête insouciant de la famille Romanov fut le fameux bal historique de janvier 1903 au palais d'Hiver. Tout ce qui suivit vint après le bal. Commença la guerre avec le Japon, puis la révolution, le terrorisme, puis la guerre et la fin. On peut donc considérer que le bal de 1903 fut vraiment le dernier, et, pour cette raison, historique. Bien qu'il doive son nom à une autre cause. Il vient du fait que les 416 invités devaient se présenter au palais d'Hiver en costumes de cour du XVII<sup>e</sup> siècle. Et ils vinrent effectivement vêtus de la sorte. L'idée d'un bal costumé vint à l'impératrice le 29 décembre 1902, pendant un déjeuner avec le fils du poète Joukovski, Pavel Vassilievitch, et le ministre de la Cour, le baron Frederiks.

Frederiks lui-même devait être en Bogdan Khmel'nitski. Une discussion s'engagea sur l'opportunité de la réforme du costume russe sous Pierre le Grand. Joukovski soutenait que le costume traditionnel était esthétiquement plus agréable que les uniformes de cour. C'est alors qu'ils décidèrent de transformer l'un des bals en bal historique. Toute la haute société se rua dans les galeries de peinture de Saint-Pétersbourg et de Moscou, se pencha sur les portraits de famille, feuilleta les livres d'histoire. Ces jours-là, les musées connurent une fréquentation record.

Cent personnes refusèrent d'emblée de participer au bal. Le prix des costumes était trop élevé. Sur décision du ministre de la Cour, une partie des costumes fut confectionnée dans les ateliers des Théâtres impériaux. De plus, pour les officiers de la garde particulièrement à court d'argent, l'administration des Théâtres impériaux promit de racheter les costumes après le bal. Comme divers bals historiques n'étaient pas rares en Russie, les invités fouillèrent les coffres et s'empruntèrent mutuellement de quoi se vêtir. Ainsi, le baron Theophil Egorovitch Meindorff constitua son costume de voïvode de l'armée du prince Pojarski à partir de pièces empruntées : bottes jaunes et casque chez les Cheremetev, cote de mailles étincelante et gorgerin chez les Bobrinski, perruque bouclée chez une certaine Olga, et l'épée était la sienne.

Le costume du comte Cheremetev pesait deux pouds. Il le note dans son journal, avec des malédictions.

La grande-duchesse Xénia Alexandrovna pleurait : « Toute la matinée, j'ajuste des diamants sur mon kokoshnik. Je n'en peux plus. Je suis comme un cheval fourbu. »

Après le bal, tous les participants furent photographiés, conformément au souhait de l'impératrice.

Cela peut paraître brutal, mais, dans une perspective historique, ce bal insensé et magnifique au palais d'Hiver n'est rien d'autre que le « Dernier cabaret aux barrières ». Et ce n'est en rien grossier : cette expression avait déjà été introduite dans la culture russe par le peintre itinérant Perov, l'auteur du « Dernier cabaret aux barrières », ce même Perov dont le fils suscitait la jalousie de Répine envers sa propre femme.